



JOSEPH FADELLE
LE PRIX
À PAYER

L'œuvre
ÉDITIONS

Le prix à payer

JOSEPH FADELLE

LE PRIX À PAYER

L'œuvre
ÉDITIONS

Sous la direction éditoriale de Marjolaine DE LATOUR
Avec la collaboration d'Aymeric POURBAIX

Avertissement :
Par mesure de sécurité, certains noms ont été modifiés.

ISBN : 978-2-35631-060-6
Éditions de l'Œuvre
26 rue Jacob
75006 Paris
Site internet : www.oeuvre-editions.fr
Dépôt légal : avril 2010
Deuxième édition

« Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? La détresse ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? Le dénuement ? Le danger ? Le supplice ? L'Écriture dit en effet : C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, on nous prend pour des moutons d'abattoir. Oui, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Lettre de saint Paul
aux Romains (8, 31-39)

Amman, le 22 décembre 2000

— Ta maladie, c'est le Christ, et il n'y a pas de remède. Tu ne pourras jamais en guérir...

Mon oncle Karim sort un revolver et le tend vers ma poitrine. Je retiens mon souffle. Derrière lui, quatre de mes frères me défient du regard. Nous sommes seuls dans cette vallée désertique.

Même à cet instant, je n'y crois pas. Non ! Je ne veux pas croire que les membres de ma propre famille, y compris cet oncle à qui j'ai rendu service par le passé, puissent avoir réellement l'intention de me tuer. Comment en sont-ils arrivés à me haïr à ce point, moi leur propre sang, celui qui, enfant, a joué avec eux, s'est nourri du même lait ? Je ne comprends pas...

Je ne comprends pas non plus que ce soit justement Karim, mon oncle bien-aimé, qui me menace à présent. Celui à qui j'ai si souvent sauvé la mise face à l'intransigeance de mon père, chef du clan familial...

Pourquoi ? Pourquoi ma famille ne peut-elle tout simplement accepter ma nouvelle vie ? Pourquoi vouloir à tout prix me faire redevenir l'un d'entre eux ?

Le prix à payer

Peu à peu, je commence à le comprendre avec effroi : ils sont prêts à tout pour me récupérer, moi l'héritier de la tribu Moussaoui, le préféré. Le début de cette scène incroyable me revient en mémoire :

— Ton père est malade, a commencé par dire Karim, il insiste pour que tu reviennes. Il me charge de te dire qu'il souhaite oublier le passé, tout ce qui est arrivé...

Mes frères n'ont pas lésiné sur les promesses faites de la part de mon père : un simple petit « oui » de ma part, et je retrouve maison, voitures, revenus... En échange, j'oublie le mal qu'ils m'ont fait !

Comment oublier... Et il ne s'agit pas seulement d'oublier ! Il s'agit de ma foi :

— Je ne peux pas revenir en Irak, je suis baptisé.

— Baptisé ? Qu'est-ce que c'est que ça... !?

Je suis devenu chrétien, ma vie a changé. Je ne peux plus revenir en arrière. Je ne m'appelle plus Mohammed. Mon ancien prénom ne veut plus rien dire pour moi désormais. Mais je vois bien qu'ils n'entendent même pas ce que je leur dis. Pour eux, il n'y a là qu'un problème facile à régler par l'argent. Tout dépend de l'importance de la somme à promettre. Pourtant chacune de leurs tentatives se heurte à un mur : je refuse de redevenir musulman. Pour eux, je suis un apostat.

Nous discutons depuis trois heures déjà, là, sur le bord de cette route déserte. Nous n'avons pas avancé d'un pouce, chacun reste campé sur ses positions. Je suis nerveusement vidé par les questions qui fusent de tous côtés.

Soudain, le ton monte. L'agressivité devient palpable, menaçante :

— Si tu ne veux pas venir avec nous, on te tue. De toute façon, ton corps sera rapatrié. Et ta femme et tes enfants, ils mourront de faim ici ; ils reviendront d'eux-mêmes au pays.

Un bref instant, j'oublie la situation angoissante que je suis en train de vivre, pour esquisser un vague sourire intérieur, voilé de tristesse : comment ce chiïte irakien pourrait-il imaginer une seconde qu'une femme arabe puisse se débrouiller et gagner sa vie par ses propres moyens, sans l'aide d'un homme ?

À court d'argument, le regard de mon oncle Karim devient haineux, ses traits se durcissent.

— Tu as dû subir un lavage de cerveau, constate-t-il froidement.

Je sens bien que lui aussi est à bout, il ne veut plus discuter. Face à un tel mal, il faut un remède radical : la loi islamique, la charia.

— Tu connais notre loi, tu sais qu'il y a une fatwa contre toi. Cette fatwa commande de te tuer si tu ne redeviens pas un bon musulman, comme nous, comme avant !

J'ai la nausée. Mon estomac se noue encore un peu plus. Je sais ce qui va arriver. En rappelant ce décret de mort, Karim s'oblige à aller jusqu'au bout, sous peine de passer pour un mécréant, ou pire, un renégat. Ma planche de salut vient de se dérober sous mes pieds. Face à l'inéluctable, j'explose :

— Si tu veux me tuer, fais-le ! Vous êtes venus avec des armes, avec la force, mais moi, je voudrais vous parler avec la raison. Lisez le Coran et ensuite l'Évangile, et après on pourra vraiment discuter... De toute façon, je ne crois pas que tu aies réellement le courage de tirer sur moi !

Sous le coup de la colère et de la peur, j'ai parlé trop vite. Qu'avais-je à gagner à cette provocation, semblable au panache du condamné à mort qui défie une dernière fois le peloton d'exécution ? Peut-être ai-je cru qu'étrangers à ce pays, ils n'oseraient pas alerter les environs par le bruit, et risquer ainsi d'être arrêtés.

La détonation est assourdissante, et se répercute à l'infini dans le vallon... Par quel miracle Karim n'a-t-il pas réussi à me toucher ? Au fond de moi, j'entends comme une voix féminine qui me

Le prix à payer

souffle : « *Ebroub* — Fuis ! » Je ne cherche alors pas plus d'explication à cette étrangeté, tourne les talons et me mets à détalier comme si j'avais le feu aux trousses.

Pendant ma course, j'entends les balles siffler autour de moi. Ils sont certainement plusieurs à me viser, et à me viser pour tuer, si j'en juge par les trajectoires qui me frôlent de très près. Les secondes me paraissent des siècles, jusqu'à ce que je parvienne à m'éloigner suffisamment pour ne plus entendre leurs voix.

Comme je suis toujours en train de courir, en train de penser à la dernière minute qui me reste à vivre, je n'ai pas senti la douleur provoquée par la balle. Je perçois juste que mon pied part en l'air, comme propulsé par une force incroyable. Quand je réalise ce qui m'arrive, je suis par terre, dans la boue, avec la sensation qu'un liquide chaud coule sur ma jambe. Mais comme je suis entièrement mouillé, je suis incapable de distinguer s'il s'agit de sang ou de boue. Ma dernière pensée est de constater le silence qui s'est installé. Les armes se sont tuées, sans doute en me voyant tomber. Puis je m'évanouis.

I

CONVERSION

Massoud

Bassorah, Irak, début 1987

Il fait froid. J'ai quitté la grande maison familiale de Bagdad pour le Sud, bien décidé à ne faire qu'un passage éclair dans cette caserne où rien ne me pousse, si ce n'est les hasards de l'administration en guerre.

J'ai 23 ans, et aucune envie de servir trois ans sous les drapeaux pour une solde de misère, et surtout pas pour le régime de Saddam, en plein conflit meurtrier avec la jeune République islamique d'Iran. Avant de partir, mon père, Fadel-Ali, m'a donné des instructions rassurantes : « Tu repères les lieux, tu vois si c'est une zone exposée aux combats, et tu reviens me faire ton rapport pour que je te fasse exempter. »

Je suis d'autant plus sensible à cette sollicitude paternelle que je l'ai vu totalement déchiré et anéanti par la mort de mon grand frère Azhar, dans les bombardements iraniens. Et pourtant, mon père avait payé pour qu'il soit affecté dans une zone sans risque.

Le prix à payer

Après cette tragédie, il a remué le ciel et la terre pour m'éviter cela à moi, la prunelle de ses yeux, son successeur désigné, choisi parmi sa nombreuse descendance pour prendre la tête de la tribu. Et pendant quelques années, cette stratégie s'est révélée efficace. Grâce à son pouvoir étendu, mon père a commencé par falsifier mes papiers d'identité, reculant de deux ans ma date de naissance, pour gagner un peu de temps avant l'appel fatidique.

Puis, arrivé officiellement à l'âge de 18 ans, je n'ai jamais répondu à une seule convocation de l'armée, car mon père s'assurait du silence des chefs de garnison en puisant dans sa fortune de quoi leur offrir une belle maison ! Et pour parfaire le tout, il s'est adjoint le concours d'un fonctionnaire de l'administration qui me fournissait chaque mois les fameux bons de permission, sésame indispensable pour éviter les contrôles inopinés de la police. Depuis six ans que la guerre a commencé, tout jeune homme circulant librement et sans uniforme dans la rue est un déserteur potentiel !

Mais un jour, le stratagème a été rendu inopérant par la volonté et le zèle du nouveau responsable des affectations militaires, désireux de lutter contre la fraude.

Jamais en manque d'idées, mon père accepte donc de me laisser partir pour Bassorah, dans le Sud, mais avec l'unique objectif de se renseigner sur la tribu à laquelle appartient le commandant, dans l'espoir de trouver un nouvel arrangement et de me faire réformer.

À l'heure du départ, fort de cette assurance et pénétré de la puissance de ma famille dans tout le pays, j'ai juste pris quelques affaires pour un voyage de courte durée, deux ou trois jours tout au plus. C'est assez pour un aller-retour dans cette région proche du Golfe persique.

En arrivant au camp, je suis conduit de bureau en bureau, et je finis par apprendre que je suis affecté à un régiment d'infanterie situé à une vingtaine de kilomètres du Chatt-el-Arab, le fleuve qui

Conversion

marque la frontière avec l'Iran. La caserne est en fait un lieu de passage pour ceux qui reviennent du front, et c'est là aussi que sont stockées les munitions. Je me situe donc un peu en retrait de la zone de combat.

Ce n'est qu'à la nuit tombée que je parviens enfin à rencontrer le commandant. Il est trop tard pour repartir, aussi je décide de remettre au lendemain ma demande de faveur extraordinaire. Après tout, si ma carrière de soldat ne dure qu'une petite nuit plutôt que les trois années imposées par le régime, cela fait de moi un privilégié. Privilège que je considère comme tout à fait normal et dû à mon rang dans la société... Je vais donc m'accorder pour quelques heures les frissons de la vie militaire. Grâce à cette aventure, j'escompte bien récolter sans danger un ou deux récits épiques du front, pour me faire valoir auprès des miens.

Sur ordre du commandant, l'intendant du régiment me demande de le suivre, pour m'installer dans la même chambrée qu'un dénommé Massoud.

En chemin, je questionne mon guide sur l'homme avec qui je vais passer une nuit.

— C'est un homme bon, me répond-il, un agriculteur. Il a 44 ans et il est chrétien...

À ces mots, je m'arrête net, comme assommé par un coup de massue. Je me sens devenir tout pâle, sans énergie, et laisse tomber mes affaires et le matelas que j'avais sous le bras. Puis la surprise laisse place à une peur panique. Perdant le contrôle de mes nerfs, je me mets à crier comme un fou :

— Quoi ? Mais ce n'est pas possible ! C'est quoi cette histoire ? Ramène-moi chez l'officier. Tu crois que moi, un Moussaoui, je vais dormir avec un chrétien ?

La frayeur m’envahit et m’ôte toute raison. Chez moi les chrétiens sont considérés comme des parias impurs, des moins que rien avec qui il faut éviter à tout prix de se mélanger. Dans le Coran que je récite chaque jour depuis ma plus tendre enfance, ce sont des hérétiques qui adorent trois dieux.

J’ai en mémoire cette insulte, une des pires qui soit, celle de « face de chrétien ». Si on traite un ennemi de cette façon, on risque la mort. Je le sais, parce que mon père est intervenu un jour pour régler un conflit de ce type.

Désarçonné par cette sortie, le soldat trouve cependant ce conseil pour me calmer :

— Le commandant est un homme jeune, il manque d’expérience. Si tu te braques, il risque de ne pas comprendre la situation et de mal réagir. Passe donc la nuit comme prévu, et demain on trouvera une autre solution.

Encore sous le coup de l’émotion, je reprends un peu mes esprits, mais pour moi, cette nuit s’annonce comme un véritable cauchemar. J’ai peur d’être touché par ce chrétien, de devoir lui parler, voire de partager mon repas avec lui. Jamais de la vie je n’aurais imaginé une telle épreuve...

En entrant dans la petite pièce, la tête basse, les jambes tremblantes, je me retrouve nez à nez avec un homme dans la force de l’âge, l’air plutôt paisible.

— D’où viens-tu ? me demande-t-il aimablement, curieux de savoir qui est son nouveau compagnon de chambrée.

La question me ramène sur un terrain connu, sur lequel je peux m’appuyer. Je retrouve alors un peu de courage, relève les yeux et les plante fièrement dans ceux de mon interlocuteur :

— Je suis un al-Sayyid al-Moussaoui, de Bagdad, une famille qui remonte directement au Prophète, lui affirmé-je d’un ton glacial, comme pour marquer la différence sociale qui nous sépare définitivement.

Table

Amman, le 22 décembre 2000	7
I. CONVERSION	
Massoud.....	11
L'appel.....	32
Solitude.....	46
Fatwa.....	81
L'épreuve.....	91
La fête est triste.....	107
II. L'EXODE	
« L'Église te demande de partir ».....	119
Préparatifs secrets	127
Adieux.....	135
En exil.....	144
Alerte	152
Baptême.....	158
« L'amour de ta maison fera mon tourment »	167
État de grâce.....	173

Le prix à payer

Fratricide.....	181
D'une fuite à l'autre	193
Répit.....	199
Adieu l'Orient.....	202
Viatique.....	207
« Le français, la langue de Dieu »	213
Épilogue.....	217

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

*Imprimé par Corlet en France
Dépôt légal : avril 2010*